

Bernard-Henri Lévy nous parle de son « Baudelaire-roman »

Le sexe rongé par la syphilis, le corps meurtri de douleur, frappé d'agraphie et privé de l'usage de la parole, Charles Baudelaire passera ses derniers jours de vie, hanté par la solitude et le mépris de ses pairs. C'est à Bruxelles, en 1866, dès les premiers signes d'une interminable agonie, qui finira par l'emporter treize mois plus tard, que Baudelaire exilé, quasi cloîtré dans sa tanière de l'Hôtel du Grand-Miroir, et prostré sur son lit, revit les douleurs de l'existence, ivre de souffrance et suffoquant sous les affres du gros mal. Le crime de ce père, prêtre défrôqué, le mariage de sa mère avec un général, la descendance de la « bande à Hugo », sa misère, l'humiliation dont il est l'objet, ses relations avec les femmes. C'est tout ce parfum de mort et de misère que Bernard-Henri Lévy, ce diable de romancier, restitue avec force talent et minutie dans ses merveilleux « Derniers jours de Charles Baudelaire » (1).

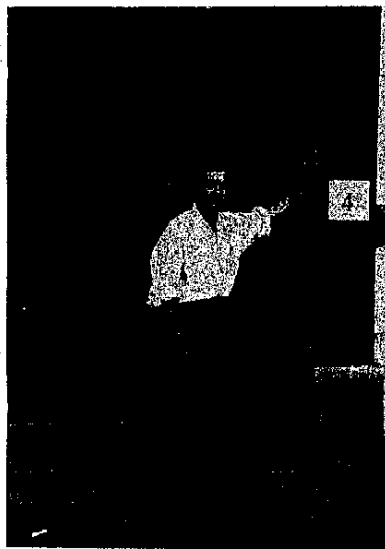
Intermédiaire : Vous avez décrit Baudelaire comme l'une de vos références favorites, l'écrivain français dont vous vous sentez le plus proche sur le fond. Ce poète, prosateur, écrivain-voies, amoureux des villes, haineux des terroirs, ennemi juré de toutes les prisons, prophète d'une littérature froide, cet impeccable catholique qui n'a cessé, sa vie durant, de rappeler aux euphoriques de son temps la réalité du péché, la pérennité du Mal dans l'histoire. Mais pourquoi en avoir fait le héros de votre dernier roman ?

Bernard-Henri Lévy : Pour des raisons diverses, multiples. Probablement parce que je me sens une vraie proximité avec le personnage, avec sa vision du monde, sa métaphysique et puis aussi, parce que sa vie, sa mort, cette période intermédiaire qui se passe à Bruxelles, à l'Hôtel du Grand-Miroir, m'ont semblé particulièrement riches en minerais romanesques. C'est un roman que je voulais écrire et il y avait là une situation romanesque privilégiée.

Est-ce cette époque avant la mort qui vous a intéressé, cette angoisse de l'écrivain face à son œuvre qu'il n'aura peut-être pas le temps et l'énergie d'achever ?

C'est d'abord un livre sur la mort. Je crois qu'il n'y a pas d'écrivain qui, à un moment donné de son œuvre ou de son parcours, ne se trouve confronté à cette énigme de la mort. Et puis, c'est aussi un livre sur la mort d'un écrivain. Qu'est-ce qui se passe dans la tête d'un écrivain en train de mourir, à quoi pense-t-il, que

revoit-il, quels sont ses projets et ses regrets ? Contrairement à notre opinion à tous, car nous pensons qu'il est mort d'une certaine manière à temps, qu'il avait écrit ce qu'il pouvait écrire de plus beau, ce sommet de la littérature mondiale que sont les « Fleurs du Mal », tout le pathétique de la situation vient du fait que Baudelaire, lui, ne le croyait pas. Baudelaire pensait que « Les Fleurs du Mal » étaient tout au plus un prélude, un exercice, une sorte d'ébauche de quelque chose de beaucoup plus con-



sidérable qui allait venir après. Et l'horreur de la mort qui vient, qui est la même chez chacun de nous, est redoublée dans son cas par cette conscience aiguë de mourir au moment où son œuvre ne faisait que commencer. C'est alors que je mets en scène et que j'invente pour partie les

projets littéraires dont nous savons que Baudelaire les nourrirait à l'époque de ce séjour à Bruxelles. Il avait des projets de pièces de théâtre que j'imagine, un projet de roman dont j'essaie de devenir la figure ; il avait un projet d'autobiographie dont j'amorce l'ébauche et auquel il

renonce ; il avait un autre projet d'essai dont j'imagine le contour qu'il aurait pu avoir, et il avait surtout ce livre : « Pauvre Belgique ! » qui, depuis cent vingt ans qu'il est mort, passe pour un livre de gâteux, de débile mental et est comme une gigantesque pomme de discorde entre Baudelaire et les Belges, et dont je pense, moi, qu'il était en réalité l'ébauche possible d'un très grand livre véritablement baudelairien, dont les Belges n'étaient que le prétexte ou le masque. C'est toute la fin du livre, l'épisode où Baudelaire se trouve confronté au narrateur.

Des livres pour les morts

Charles Baudelaire a soigné du qu'il n'écrivait que pour les morts. Vous le rappelez d'ailleurs dans votre livre. Il en était à ce point convaincu que la vraie littérature n'était possible, selon lui, que sous le contrôle, le bienveillant regard de ces morts. Est-ce aussi votre opinion ?

Je crois que l'on écrit tous pour les morts. Les écrivains écrivent pour les morts, pas pour les vivants. Ils n'écrivent pas pour le public. À l'âge classique, on écrivait probablement davantage pour un public déterminé dont on connaissait le visage, vis-à-vis duquel on mesurait sa propre

distance. Quand Racine écrivait, il savait pour qui il le savait. C'était pour la cour l'époque de Louis XIV. L'écrivain moderne écrit, lui, l'absence de tout public identifiable, face à une foule anonyme. Il écrit sous le regard de ses vrais contemporains selon l'esprit de ses témoins familiers des vrais personnages, avec lesquels il dialogue et qui sont des morts. Un écrivain, c'est quelqu'un qui pense sa vie avec des morts ; mais même très loin dans cette hypothèse puisque, dans le cas de Baudelaire, je mets scène autour de son lit mort une ronde de spectateurs qui sont Tasse, Dante, Shakespeare, Homère, Le Grec et quelques autres, qui viennent danser une sorte de sarabande, de ballet morbide, joyeux autour de son lit. C'est un peu la famille spirituelle transcendant les familles réelles, les lignages maternel et naturel, le temps où il trouve, qui ont en réalité diminué son œuvre. Je crois que pour chacun d'entre nous c'est le cas. Moi, je sais, je les gens auxquels je pense lorsque j'écris mes livres, sont des morts. Ce sont d'écrivains que je devine même que je vis, vis-à-vis desquels j'éprouve comme une sorte de bouleversante contemplation ramifiée et intime.

Les derniers jours de Baudelaire ont dû être atroces. Pour un écrivain, perdre l'usage de la parole et de l'écriture, n'est-ce pas dramatique ?

C'est probablement aussi un des raisons pour lesquelles j'ai choisi Baudelaire, car c'est assez rare chez l'écrivain. On en connaît qui sont devenus fous, d'autres qui sont devenus gâteux, ceux qui perdent peu ou prou une partie de l'usage de leur raison. Je ne crois pas qu'il y ait d'autres exemples d'écrivains, et tout cas il y en a très peu, qui perdent ce qu'ils ont de plus spécifique, c'est-à-dire le verbe. Ce grand écrivain, cet inventeur de sonorités géniales de rythmes si raffinés, cet auteur d'une musique à nulle autre semblable, qui se trouve raidi pendant des mois et des mois à la hideuse simplicité d'un « crénom », à quelque chose d'épouvantable qui ne pouvait qu'épouvanter ses contemporains, le narrateur en particulier et moi, le romancier que je suis. Le romanesque surgit de ce genre de situations limites. Avec l'auteur des « Fleurs du Mal », qui agonise dans un gargouillis de « crénoms », vous avez une distance romanesque de

(Voir suite p. 12)



(Suite de la p. 11)

Bernard-Henri Lévy nous parle de son « Baudelaire-roman »

très forte intensité sur laquelle la tentation m'était forte d'élever la pierre d'un roman.

La cheville de Victor Hugo

Quand on fait le bilan de la vie de Baudelaire, on s'aperçoit qu'elle a été plutôt négative. Il fut de son vivant un écrivain incompris, prosaïque et misérable, qui n'avait pas l'ombre d'une existence et rencontrait les plus grandes difficultés à se faire simplement éditer. Même ses rapports avec Hugo, certes, officiellement bons, se trouvaient réduits à une domination du Maître qu'il ne pouvait supporter.

C'est exact. Les Hugo dominaient. Ils avaient gagné, et de très loin. A telle enseigne que si on avait dit à Victor Hugo qu'il était menacé par Baudelaire, que celui-ci pouvait un jour devenir son égal dans le panthéon de la postérité, Hugo aurait éclaté de rire. Il n'imaginait pas que cela puisse arriver. Hugo n'a jamais su voir en Baudelaire autre chose qu'un poète de qualité, certes, mais ne lui arrivait sûrement pas à la cheville et ne représentant en aucune manière une menace.

« Nul au fond n'échappe au journalisme ». Et il alla si loin que, lui l'auteur de ce « Livre » quasi religieux et qui d'ailleurs ne verra jamais le jour, il fonda un journal de mode pour femmes. Donc, tous les écrivains modernes ont eu un rapport plus ou moins conflictuel, mais en tout cas qui était une sorte de point de passage obligé, avec la presse.

En fait, Baudelaire avait des difficultés à se faire publier. Les seuls endroits où on acceptait de reproduire ses critiques littéraires, c'était bien souvent parce qu'il les signait sous des noms déguisés...

En effet, il a fait le nègre pour des écrivains qui pesaient plus lourd que lui, comme Théophile Gautier. Et quand il publiait ses propres poèmes ou ses articles, car cela lui arrivait tout de même, très souvent ceux-ci traînaient des mois durant, parfois des années, au marbre d'un grand journal et il finissait par les publier dans un journal déséminent. C'est ainsi qu'il lui arrivait de publier dans « Le Magasin des Familles », « L'Écho de la Cordouanerie », « Le Journal des Marchands de Vin »...



Ses rapports avec les journalistes n'étaient pas très bons non plus. Baudelaire avait la presse en horreur et voyait dans le journalisme « la pénitence glorieuse du poète ». Comme Edgar Poe, il ne comprenait pas « qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût ». Est-ce que cela n'a pas aussi contribué à en faire une sorte de paria dans les rangs littéraires de l'époque ?

C'est vrai. Baudelaire est quelqu'un qui a eu à la fin de sa vie les journaux en horreur mais qui, à l'époque de sa maturité, aimait les journaux, y écrivait et se sentait terriblement journaliste, comme d'ailleurs la plupart des grands écrivains. Vous savez que le mythe du grand écrivain retiré dans sa tour d'ivoire, écrivant dans une espèce de temps éternel, sans prise de la circonstance et sans pression de l'air du temps, est un mythe romantique et bête. C'est Mallarmé, le plus éthéré des poètes, le plus impeccable des écrivains, qui disait :

L'insoutenable culpabilité

Autre chapitre important dans la vie de Charles Baudelaire, le souvenir de son père, un prêtre défrôqué, mort alors qu'il était tout jeune. Cela aussi a dû le poursuivre sa vie entière ?

Je crois qu'on a peine à mesurer de nos jours ce que pouvait représenter en 1840, pour un adolescent, d'être le fils d'un prêtre défrôqué. Il faut imaginer ce que pouvait signifier d'être venu à la place de la soutane, d'être le fruit de cette faute et de cette étreinte contre nature. Baudelaire ne pouvait s'empêcher de voir son père comme une sorte de grand criminel impuni, meurtrier autant qu'un criminel peut l'être, puisqu'il avait tué non pas un homme mais la personne même de Dieu. Aux yeux de l'enfant qu'il était, c'était le plus impensable des fautes qu'un homme puisse humainement commettre. Ce

LES ASSURANCES FEDER/ recherchent pour entrée en service Imi UN ADMINISTRATEUR DE BASE DES D (M/F)

qui sera chargé de :

veiller à la cohérence des informations de l'entreprise au niveau participer à la constitution et à la gestion du dictionnaire de assurer la standardisation de toutes les données.

Nous recherchons un candidat ayant :

un diplôme universitaire ou assimilé, une expérience en informatique, si possible sur matériel L une connaissance de la base des données DMS 11C moins de 35 ans.

UN CHEF DE PROJET (M/F)

Profil :

Age maximum : 35 ans.

Connaissance passive de la deuxième langue nationale titulaire du diplôme de licence en informatique et si possible : de comptabilité.

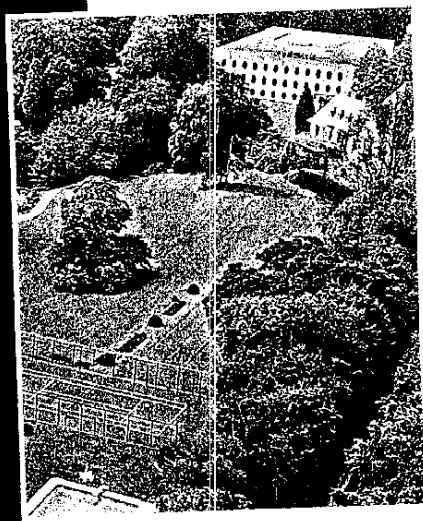
Expérience indispensable sur Mainframe.

Pour les candidats masculins, être titulaires de service mi Notre société offre une rémunération attractive et de nombreux avantages légaux

Les offres de services seront traitées avec une absolue discrétion Elles seront adressées au :

Service du Personnel, 12, rue de l'Etuve à 1000

To handle a million messages



OYER

Le, occupe la première place du marché d'assurances luxembourgeoises. L'efficacité de nos produits alliant sécurité et flexibilité, sur l'utilisation des technologies les plus modernes et le talent de collaborateurs motivés. Notre objectif prioritaire est le service au client, met particulièrement l'accent sur la recherche de produits répondant à des besoins de développement de notre bureau d'Etudes situé au Grand-Duché de Luxembourg.

INGENIEUR COMMERCIAL OU CIE EN SCIENCES ECONOMIQUES

our tâche l'analyse et le suivi du marché national et international. Il sera également chargé de la concurrence, ainsi que du développement de nouveaux produits. Pour ceci, il sera en contact avec une équipe soudée et enthousiaste.

Initiative, son caractère entreprenant et créatif ainsi que de réelles qualités relationnelles. Il a 30 ans maximum et possède une expérience de 3 à 5 ans dans les banques, assurances). Il parle couramment le français et a une bonne connaissance de l'anglais.

profil ?
ayant et des avantages extra-légaux, un horaire de travail flexible, des possibilités de carrière passionnantes dans une entreprise en continuelle expansion.

LE FOYER



otre candidature manuscrite à : 6 rue Albert Borschette
Luxembourg-Kirchberg
Téléphone 437.437

ERMEDIAIRE PLIN DE VOTRE CARRIERE

F.T. spirit.

has open positions in data processing, telecommunication engineering, to hire:

on, a (m/f)

Within Operations, Network Coordination and Planning, a (m/f)

Network Planning Supervisor

The Network Planning Supervisor is responsible for the long-term aspects of planning and analysis of the S.W.I.E.T. network on behalf of Network Operations.

In this function, he/she will supervise monitoring and analysis of the network's performance, and the network's sizing/modelling. He/she will plan the network's implementation and will contribute to the evaluation and selection of the necessary hardware products.

The ideal candidate will be an engineer in electronics or computer science and have several years hardware experience in a packet switching, operational environment and in international networking. He/she must have an excellent knowledge of English. An ability to supervise projects, a good team spirit and a conceptual mind will be an asset. Experience in network software is desirable.

es - Personnel Department Avenue E. Solvay 81, 1310 LA HULPE - Belgium. Knowledge and absolute discretion is guaranteed.

crime lui paraissait si monstrueux que, contrairement à tous les autres pour lesquels la justice terrestre avait prévu une savante échelle de peines, aucun recours n'avait été prévu pour celui-là. C'était donc sur les dépouilles de ce Dieu, sur son cadavre, qu'il était né, lui, le petit Charles Baudelaire. D'où ce fameux sentiment de culpabilité qui l'a poursuivi toute sa vie, ce malaise, cette attitude si terriblement équivoque, ambiguë, qu'il éprouvait vis-à-vis du catholicisme, d'où enfin le fait qu'il finit sa vie dans les églises, son père avait trahi et désertés. Comme s'il venait expier la faute de son père, que cela le laissait à la fois dans cet état de légèreté que donne la repentance et, en même temps, effondré, bouleversé, brisé à jamais et bien-tôt agonisant.

Sorions du cadre baudelairien. Puis-je vous demander quelle est votre raison d'être ?

que soit mon intervention, sur l'événement.

Israël et Mai 68

Comment réagissez-vous aux événements actuels dans les territoires occupés par Israël ?

Ce qui se passe en Cisjordanie ne peut pas durer éternellement. L'armée israélienne est prise dans un piège épuisant. La démocratie juive, qui est un modèle du genre, est soumise à une véritable épreuve dont il est urgent qu'elle s'en sorte vite. Je pense qu'il faut qu'Israël libère les territoires occupés, mais aussi libérer Israël des territoires occupés. Parce qu'ils sont un véritable cancer, encore très localisé, mais qui pourrait à terme considérablement peser sur le destin d'Israël. Mais nous n'en sommes pas là. Israël, n'en dépit de ses adversaires, est aujourd'hui le seul Etat démocratique de la région. L'unique endroit dans cette partie du monde où les grandes valeurs démocratiques occidentales sont honorées avec, bien entendu, cette barde de bavures et d'exceptions qui caractérisent ce genre de situations. Est-ce qu'il appartient à nous, Belges ou Français, qui avons connu des guerres coloniales autrement plus brutales et sanglantes que ce qui se passe en Cisjordanie, de donner des leçons de démocratie à Israël ? Je n'en suis pas sûr.



J'ai écrit des essais de philosophie qui étaient très engagés, touchant tous à des points brûlants de la sensibilité contemporaine et de l'histoire de ce siècle. Mes romans en sont la continuation par d'autres moyens. C'est une œuvre, un commencement d'œuvre qui, j'imagine, est au cœur d'un certain nombre de débats. Il n'y a pas de raison d'être, vous savez. Si j'écris des romans, c'est aussi par plaisir, plaisir d'écrire et j'espère plaisir de lire pour mes lecteurs. C'est aussi pour ce simple bonheur d'écrire et ce simple plaisir de raconter des histoires, de fabriquer des personnages, de me mettre dans la peau de ceux qui ne me ressemblent pas, de parler comme la prostituée noire Jeannie Duval, comme la concierge, Madame Lepage, qui est la tenancière de l'Hôtel du Grand-Miroir...

Comment vous définissez-vous ?

Quand j'écris « Les derniers jours », comme un écrivain qui vit par et pour la littérature et qui n'a pas d'autre morale que celle de la littérature, il m'arrive d'interrompre ce travail littéraire et de devenir ce qu'il est convenu d'appeler un intellectuel. C'est-à-dire quelqu'un qui pose son style et qui, fort de l'autorité qu'il confère ou ne lui confère pas son œuvre, intervient dans les grands problèmes de la Cité et au nom d'un certain nombre de valeurs universelles. Cela peut être le problème de la famine en Ethiopie, l'intervention de l'Armée rouge en Afghanistan ou la question de la démocratie au Chili. Toutes questions dont il m'est arrivé de songer, à tel ou tel moment de ma vie, qu'il m'appartenait d'essayer de m'y intéresser et de peser, autant que faire se peut et si minime

Mai 68, vingt ans après. Etes-vous déçu de ce qu'il en reste ?

Est-ce que Mai 68 était un événement si important ? Je crois qu'il faut s'abstenir à propos de cette date à inverser la perspective. On la présente toujours comme le point de départ d'une nouvelle histoire, l'enclenchement de quelque chose. Peut-être faut-il s'habituer à penser l'inverse, que Mai 68 était à fin de quelque chose, le crépuscule de l'histoire, la clôture d'une partie de celle-ci, et le crois de plus en plus. C'était la fin de l'époque des révolutions, la fin d'une certaine conception romantique ou héroïque de l'histoire occidentale, les derniers soubresauts, les ultimes convulsions de l'esprit du 19ème siècle. Ce n'était sûrement pas l'ouverture du 20ème siècle !

Propos recueillis par
Thierry Goorden

(1) : « Les Derniers Jours de Charles Baudelaire », publié chez Grasset. Nous recommandons de lire aussi du même auteur, « Le Diable en tête » (Grasset 1984), « Impressions d'Asie » (Le Chêne-Grasset 1985), « Questions de Principe I et II » (Denoël et Le Livre de Poche) et « Eloge des Intellectuels » (Grasset 1987).